

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'étranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Serment d'Annibal, encore enfant. (Page 370, col. 1.)  
Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE

RÉCITS HISTORIQUES : Serment d'Annibal, encore enfant. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le sourd-muet (*suite et fin*) ; La fille du forçat ; Le roi de Kachemire et son singe. — VARIÉTÉS : Polycrate ; Il n'est pas de sot métier, etc.

## RÉCITS HISTORIQUES.

## SERMENT D'ANNIBAL.

Un des plus illustres citoyens de Carthage, Amilcar, ne pouvait se consoler des revers de sa patrie et des pertes que les Romains lui avaient infligées.

Amilcar était célèbre par ses talents militaires ; ses concitoyens lui donnèrent le commandement d'une armée qu'ils envoyaient en Espagne.

Lorsqu'il fut sur le point de partir, son fils Annibal, âgé de neuf ans et doué d'une intelligence au-dessus de son âge, le supplia de l'emmener avec lui.

Le père refusait. L'enfant s'était jeté à son cou, et mêlant des larmes à ses prières et à ses caresses, obtint enfin ce qu'il désirait ; mais ce fut à une condition :

« Je t'emmènerai, lui dit son père, mais il faut qu'auparavant tu fasses le serment solennel que je vais te dicter. »

Il offrit aux dieux un grand sacrifice ; au milieu de la cérémonie il fit mettre à l'enfant la main sur l'autel, et lui fit jurer de haïr et de combattre les Romains jusqu'au dernier jour de sa vie.

L'enfant prêta ce serment et le tint. Devenu homme, il fut mis à la tête des armées de sa patrie, ralluma la guerre contre les Romains et remporta sur eux d'éclatantes victoires.

La fortune finit par trahir son courage ; mais on a dit avec vérité qu'il avait mis Rome à deux doigts de sa perte.

A. LUCHANT.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## LE SOURD-MUET.

## ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

Le salon du château.

MME DELVAL, ALPHONSE, ISABELLE, JOSEPH.

ISABELLE. Maman, papa vous a-t-il dit ce que nous avons imaginé ?

MME DELVAL. Il ne m'a rien dit, ma chère.

ALPHONSE. Allons, Isabelle, laisse-moi conter à maman les trois différents moyens que nous avons inventés pour connaître si André est réellement sourd et muet.

JOSEPH. Maman, j'ai inventé un moyen.

MME DELVAL. Toi, petit garçon, tu as inventé quelque chose ?

ALPHONSE. Oui, maman, et c'est même une très-belle invention, je vous assure, pour un enfant de son âge. Maman, il ira tout doucement derrière lui et il le chatouillera.

JOSEPH. Vous verrez comme j'irai doucement, doucement ; et, s'il n'est pas muet, il criera tout de suite : « Finissez, je vous en prie. »

ALPHONSE. A présent, maman, écoutez mon invention. J'ai pensé à un moyen très-facile, de faire le bruit le plus épouvantable.

MME DELVAL. De cela, je ne fais pas le moindre doute, mon cher ami.

ALPHONSE. Un bruit qui ferait tressaillir de peur toute personne qui ne saurait pas d'où il provient, et lui donnerait l'idée que la maison s'écroule.

(Il court à l'escalier et appelle.)

Georges, apportez, s'il vous plaît, sur la galerie, le panier de charbon de terre.

(Georges paraît avec un grand panier de houille.)

Maintenant, maman, voyez comme je le place en équilibre, de manière que le moindre choc le renversera, et le charbon tombera en faisant un bruit horrible, du bord de la galerie, dans ce coffre vide qui est au-dessous. Voulez-vous l'entendre, maman ?

MME DELVAL. Non, je te suis obligée. Il me suffira de l'entendre une fois.

ALPHONSE. Alors vous assisterez à nos épreuves avec papa ; je suis bien content de cela. Mais je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux donner du cor à l'oreille d'André que de vider le panier dans le coffre ? Quel moyen croyez-vous le meilleur, maman ?

MME DELVAL. Le pire, veux-tu dire ; tu vas bien tourmenter ce pauvre garçon !

ISABELLE. A mon tour, maman. Vous savez bien Jacquot, le perroquet de Madeleine ; eh bien, elle me le prêterait ; je l'apporterai ici pour que le muet le voie, et quand il sera tout près de lui, je tirerai légèrement les plumes de Jacquot, et sans doute il criera comme nous le lui avons enseigné : « Ah ! petit coquin ! » Si André est un coquin, il se troublera, ou bien....

ALPHONSE. Maintenant, tu en as assez dit, Isabelle. Laisse-moi parler à maman. Savez-vous, maman, que mon père dit que si cet enfant n'est pas un imposteur, il fera quelque chose de bon pour lui ; mais il ne nous a pas dit ce qu'il ferait. Nous sommes prêts maintenant. Je cours chercher papa.

(Il sort.)

ISABELLE. Et moi, je descends à la cuisine chercher le perroquet.

MME DELVAL. Prends garde qu'il ne te morde.

## SCÈNE II.

La salle des domestiques.

PERRIN, BRIGITTE, ANDRÉ.

BRIGITTE. Perrin, André, approchez-vous tout contre moi. Je veux vous dire ce que j'ai entendu pendant que je faisais semblant de dormir. Voyez si personne n'est aux écoutes.

PERRIN. Non, non, ils sont tous occupés, Dieu sait à quoi. Dans ces grandes maisons, ils ont toujours quelque chose à faire. Qu'as-tu entendu ?

BRIGITTE. J'ai entendu l'un de ces enfants dire à la femme de charge que le père nous soupçonne d'être des vagabonds et des imposteurs ; toi, André, qu'il te soupçonne surtout de n'être pas sourd-muet, et ils doivent t'éprouver, je ne sais comment, avec un perroquet, de la houille, des chatouillements, je ne sais quoi, enfin, peu importe ; il faudra te tenir sur tes gardes. Ne va pas nous trahir, au moins, André.

ANDRÉ. Non, non, jamais. Vous trahir, moi ! après que vous avez eu tant de bontés ! J'aimerais mieux mourir en prison.... Mais je voudrais pouvoir dire la vérité sur ce qui me regarde. Le pourrai-je ?

PERRIN. Miséricorde ! garde-t'en bien.

ANDRÉ. Je voudrais bien pourtant.... mais....

PERRIN. Paix ! quelqu'un vient. Sois muet et sourd.

(Georges paraît.)



GEORGES. Que celui de vous trois qui est sourd et muet veuille bien me suivre.

PERRIN. Le voici, le pauvre muet; André le muet, monsieur. Il est sourd depuis la première heure de sa vie.

BRIGITTE. Je vais lui parler avec mes doigts et lui faire entendre qu'il doit vous suivre, monsieur.

(Brigitte parle avec ses doigts. André fait signe qu'il a entendu et sort avec Georges.)

PERRIN à Brigitte. Viens, je sais une place de laquelle nous pourrions entendre un peu comment tourneront les épreuves.

## SCENE III.

La salle à la galerie. M. et Mme DELVAL sont sur la galerie,

ALPHONSE, ISABELLE et JOSEPH sont en bas.

ALPHONSE. Papa, j'espère que vous êtes assez près du panier pour le vider à la minute quand je mettrai mon chapeau, mais non pas avant. Souvenez-vous-en bien, s'il vous plaît.

ISABELLE. Et vous, maman, avez-vous eu la bonté de dire que le souper soit prêt pour le pauvre garçon, s'il se trouve qu'il n'est pas un imposteur?

MME DELVAL. Oui, quand je sonnerai, l'on apportera le souper si....

ISABELLE. Maman, ne dites pas si. Moi, je crois, j'espère....

ALPHONSE. J'espère aussi.

JOSEPH. Et moi, de tout mon cœur. Je pense qu'il aura un bon souper.

ALPHONSE. Chut! Joseph, le voici.

(Georges paraît avec André.)

GEORGES. Monsieur Alphonse, voici le muet que vous avez demandé.

ALPHONSE, parlant très-haut. Viens ici, je te prie, mon garçon; passe de ce côté.

(André reste parfaitement immobile.)

ISABELLE, répète encore plus haut. Passe de ce côté.... mon frère te prie de venir près de lui.... Il est tout à fait sourd, tu le vois bien, Alphonse.

ALPHONSE, à part. Ma chère sœur, parle bas; s'il n'est pas sourd, il entend ce que tu dis.

ISABELLE. Mais, Alphonse, comment peux-tu imaginer qu'il nous entende? Regarde son visage; a-t-il l'air de s'apercevoir de ce que nous disons?

ALPHONSE. En effet, je crois qu'il serait impossible qu'il nous trompât avec cet air innocent; sa physionomie a quelque chose de si bon, de si honnête!

ISABELLE. Alphonse, as-tu remarqué qu'il est devenu rouge comme de l'écarlate quand tu as dit le mot *honnête*?

JOSEPH. Chut! Voyons mon épreuve, maintenant. (Joseph se glisse derrière André et le chatouille; André se penche avec anxiété d'un côté et de l'autre, mais il ne fait aucune exclamation.)

Il est certainement muet; car une personne qui ne serait pas muette aurait déjà crié depuis longtemps : « Finissez, je vous en prie. »

ALPHONSE. Et s'il soutient mon épreuve!... Voyons (Alphonse met son chapeau; son père vide le panier du haut de la galerie, et les charbons tombent dans une caisse au-dessous avec un bruit de tonnerre. André reste le dos appuyé contre les piliers de la galerie, et ne paraît rien entendre.)

ISABELLE. A mon tour, présentement. Allons, Jac-

quot, Jacquot, ne dites pas un mot avant que je vous l'ordonne.

(Elle prend le perroquet et tire une plume de sa tête. Le perroquet crie : Coquin! petit coquin! André reste aussi calme qu'auparavant.)

ISABELLE, avec une joie marquée. Oh! il est sourd, il est réellement sourd. Personne ne peut en douter maintenant.

(Alphonse décroche de la muraille un porte-voix, et crie :)

Il est honnête, il est honnête; bonnes gens, écoutez tous : Il est honnête. En êtes-vous convaincus, maintenant?

JOSEPH. Maman, sonnez pour le souper.

(Mme Delval sonne et descend de la galerie ainsi que M. Delval. Les enfants courent à eux en disant :)

J'espère que vous n'avez plus de doutes sur son honnêteté, maman, ni vous, papa?

MME DELVAL. Je ne doute plus qu'il ne soit entièrement sourd, car il a été éprouvé quand il n'était pas sur ses gardes.

M. DELVAL. Vous l'aviez bien jugé, mes chers enfants, et je m'en réjouis. Je ne voudrais pas, à votre âge, vous rendre méfiants.

ALPHONSE. A présent, je vais aller chercher ce que vous avez dit que vous lui donneriez.

(Il sort en courant.)

JOSEPH. Attends-moi, Alphonse, je veux aller avec toi.

(Il sort avec son frère. Georges apporte le souper. Isabelle arrange une petite table, place une chaise devant, et fait signe au muet de s'asseoir et de manger. Il obéit seulement aux signes de Mme Delval. Pendant ce temps-là, M. Delval l'observe attentivement.)

ISABELLE. Il ne mange pas d'aussi bon cœur que je m'y attendais.

(Alphonse et Joseph entrent chargés de vêtements.)

ALPHONSE. Maman, puis-je lui donner cette vieille redingote à moi pour lui tenir chaud l'hiver?

MME DELVAL. Oui, mon ami, bien volontiers.

ALPHONSE. Et ces pantalons?

MME DELVAL. Pourra-t-il bien les mettre?

ALPHONSE. Oh! oui, maman; vous verrez qu'ils iront très-bien. Voilà encore une chemise à moi, et puis des souliers que Madeleine lui donne, et puis un chapeau. Là, pauvre muet, tout cela est pour toi.

(Il fait signe à André que ces objets lui sont destinés. Joseph grimpe derrière la chaise d'André, et lui met le chapeau. Alphonse lui tend la redingote déployée.)

ISABELLE. Maman, voyez les larmes qui coulent sur ses joues. Comme il est reconnaissant!

(André repousse tout à coup la redingote, et jette le chapeau loin de lui, tombe à genoux baigné de pleurs et s'écrie :)

Je ne mérite pas vos bontés! Je ne suis pas sourd, je ne suis pas muet. Je suis un imposteur, un vaurien!... Mais fais-je mal ou bien en ce moment? Hélas! mon Dieu, ayez pitié de moi! (Levant les yeux au ciel.) Je n'ai ni père ni mère pour m'enseigner mon devoir. Ah! si j'ai tort maintenant, c'est un tort involontaire; car je ne pouvais supporter votre bonté, votre générosité. (Il sanglote.) Non, je ne le pouvais, cette épreuve-ci était trop forte; il en fallait une semblable pour me faire parler. J'avais bien promis, et je l'aurais tenu, de me laisser fouetter jusqu'au sang plutôt que de parler.

(Il se lève, et changeant de ton, il s'écrie en joignant les mains :)



Ah! malheureux que je suis, j'ai manqué à ma promesse, c'est le plus grand mal que je pouvais faire; c'est bien pis que tout ce que j'ai fait.

ISABELLE. Que veut-il dire, maman?

ALPHONSE. Papa, je crois qu'il était forcé de faire

le muet; je crois que ce vilain homme et cette vilaine femme le forçaient à tromper, à mentir.

M. DELVAL, très-haut. Sonnez promptement, et que l'on amène ici cet homme et sa femme.

ANDRÉ, à genoux devant M. Delval. Envoyez-moi en



Maman, j'ai inventé un moyen. (Page 370, col. 1.)

prison, faites de moi ce que vous voudrez; je mérite tous les châtimens qu'on pourra m'infliger; mais épargnez-les, monsieur, ils ont été si bons pour moi, pauvre orphelin, quand personne au monde ne s'intéressait à moi. Écoutez-moi, je vous en conjure. Sachez qu'ils

m'ont pris, nourri, élevé depuis le jour où ma mère mourut d'une fièvre contagieuse. Ah! malgré tout ce qu'ils ont pu faire de mal, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont été humains, compatissans envers moi, et maintenant je les trahis, je suis un vil dénonciateur!



Que celui de vous trois qui est sourd et muet veuille bien me suivre. (Page 371, col. 1.)

(Avec désespoir.) Ah! pourquoi ne suis-je pas mort avant cette journée, ou plutôt pourquoi suis-je né! car je ne sais ce qui est mal et ce qui est bien, je sais seulement que je suis un malheureux enfant!

ISABELLE. Pauvre orphelin!

JOSEPH. Pauvre enfant! il ne veut qu'être honnête!

ALPHONSE. Ah! s'il avait eu des parents comme les nôtres! Mon père, parlez-lui! dites-lui qu'il se conduit bien maintenant.

(M. Delval, pendant que ses enfans parlaient, paraît agité.)



ISABELLE. Oh! oui, s'il avait eu un père et une mère comme papa et maman, ou bien comme Robineau et la bonne Marguerite, il aurait été toujours un honnête garçon.

M. DELVAL. Faites appeler Robineau et sa femme,

et amenez-les ici avec les deux étrangers qui ont amené cet enfant.

(André joint les mains dans une attitude de supplication.)

M. DELVAL. Ne crains rien, pauvre enfant! Sois sûr que je ne te donnerai pas sujet de te repentir d'a-



Epargnez-les : ils ont été si bons pour moi!... (Page 372, col. 1.)

voir dit la vérité. (A part à Mme Delval.) Malheureux enfant abandonné! il m'a profondément touché! Mais notre pitié ne doit pas être un sentiment inutile. Il faut le faire instruire, le retirer des mains de ces gens-là.

(Robineau et Marguerite paraissent.)

ROBINEAU. Monsieur, nos oiseaux sont envolés.

MARGUERITE. Oui, madame; ils rôdaient dans le passage, et j'ai l'idée qu'ils se sont mis derrière cette porte et auront de là entendu quelque chose qui les a décidés à s'enfuir. Je les ai vu courir de l'autre côté du



Les oiseaux sont envolés. (Page 373, col. 2.)

champ; l'homme avait deux bonnes jambes, je vous assure; mais en tout cas, je suis bien aise qu'ils soient partis.

LES ENFANTS, ensemble. Et nous aussi.

M. DELVAL. En faveur de leur humanité pour ce

pauvre garçon, je ne les ferai point poursuivre. Maintenant, nous pourrons faire quelque chose pour lui; si, comme je le crois, il désire sincèrement devenir bon sujet, nous lui en donnerons le moyen. Je le place sous la tutelle des meilleurs et des plus honnêtes gens que



je connaisse. (*Il montre Robineau et Marguerite.*) Depuis trente ans que je connais ces excellentes personnes, jamais je ne leur ai entendu dire un mensonge, ni faire une chose injuste ou malveillante envers qui que ce soit.

ROBINEAU ET MARGUERITE, *s'inclinant en signe de reconnaissance.* Monsieur a trop de bontés.

M. DELVAL. Alors voulez-vous, mes bons amis, essayer pendant un mois les dispositions de ce garçon, voir si l'on en peut faire quelque chose?

ROBINEAU. De tout notre cœur; et nous aurons grand soin de ne jamais lui rappeler le passé. Ainsi, il pourra être heureux s'il le veut.

ANDRÉ. Dieu vous bénisse tous!... Oh! oui, je le veux!

ALPHONSE. André, tu vois que tu as bien fait de dire la vérité.

ANDRÉ. Oui, oui, je le sens, et je la dirai toujours; et je ne passerai pas un jour sans prier Dieu pour vous tous.

E.

### LA FILLE DU FORÇAT.

ANECDOTE.

Pendant mon séjour à Rochefort, j'aimais à me promener dans les sombres avenues du jardin public. Assis sur la terrasse qui domine le port, je regardais les couples de forçats qui charrient de lourds fardeaux, et achètent à la sueur de leur front l'avantage d'échapper quelques heures à l'air méphitique du bagne. J'avais remarqué une jeune fille qui passait et repassait devant moi, et portait ses regards avec une curiosité avide sur le bâtiment de la Corderie.

La jeune fille portait le costume vendéen. Elle s'assit sur un banc adossé aux charmillles et y resta rêveuse. Je m'approchai, je la reconnus : je l'avais vue la veille chez le concierge du jardin et j'avais appris le but de son voyage. La jeune fille allait se marier, et son père était au bagne.

Eutrope était le prétendu d'Annette, il connaissait le crime de son beau-père futur. Habitant le même village, il savait tout, mais il désirait qu'on ne parlât plus de ce père qui était mort aux yeux de la loi, qui n'avait plus aucun droit sur sa fille, et dont il fallait éloigner le souvenir.

Annette aimait son père, et son affection pour lui se doublait par le mépris général dont elle le voyait l'objet; elle voulait qu'il signât le consentement à son mariage, et qu'il lui donnât sa bénédiction. Longtemps Eutrope avait combattu ce pieux désir; il se refusait encore à la démarche qu'elle désirait faire, et ce n'était qu'avec regret qu'il avait entrepris avec elle le voyage de Rochefort. Eutrope était un garçon de bonne mine, qui avait des manières franches et ouvertes, et dont l'abord prévenait au premier coup d'œil; il ne tarda pas à venir se joindre à nous; il était allé faire quelque emplette. Je servis d'interprète aux sentiments d'Annette. Je dis à Eutrope qu'un père n'est jamais coupable aux yeux de sa fille; qu'il n'y a point de loi, point de juge, point de jury qui puissent nous dégager des liens de la nature, et que la piété filiale d'Annette devait être pour lui un gage précieux des vertus de son épouse.

Annette ne disait rien, mais ses regards étaient attachés sur le visage d'Eutrope; elle épiait tous ses mouvements comme pour saisir un acquiescement à ses désirs.

Eutrope m'écoutait les yeux baissés; dès que j'eus fini de parler, sans répondre, sans faire la moindre objection, il prit le bras d'Annette, et les deux fiancés s'acheminèrent vers le bagne. Je les suivis; et la jeune fille, qui apparemment regardait ma présence comme un appui contre l'hésitation d'Eutrope, m'encourageait du regard à ne pas les quitter.

Cependant le vieux forçat était malade depuis plusieurs jours; il n'était plus à la Corderie, il avait été conduit à l'hôpital. Nous traversâmes silencieusement la longue cour, nous montâmes les degrés de l'escalier. A l'entrée des salles, un tremblement violent agita la jeune fille; ses joues étaient pâles; son cœur devait être bien serré. Ils furent introduits tous deux jusqu'au lit du forçat. Un garde chiourme s'opposa à ce que j'entrasse avec eux, et je ne pus suivre que de loin les détails de cette scène.

Au pied du lit du condamné se tenait Eutrope; la jeune fille approcha avec un mouvement de crainte qu'elle ne put comprimer.

Le condamné leva sa tête affaiblie, tourna un regard éteint, et laissa échapper un sourire entre ses dents dont la blancheur contrastait avec son teint bruni. Une bonne sœur de la Charité soutenait le malade; il prit la plume qu'on lui présenta, il regarda l'acte dressé d'avance, et, soutenu, il apposa au bas son nom déshonoré; puis, étendant vers Annette ses bras décharnés, il l'attira sur son cœur; le mouvement qu'il fit donna une secousse à sa chaîne, dont Eutrope avait pris un anneau qu'il regardait avec douleur : un des chaînons froissa la robe de la jeune fille, qui laissa tomber une larme sur ces fers rouillés. La tête du moribond retomba bientôt sur le traversin.

Annette saisit ce moment pour glisser furtivement en tremblant sa main sous le drap; un regard qu'elle jeta sur le garde chiourme qui les avait conduits jusqu'au lit, et qui se détournait alors, trahit, heureusement pour moi seul, l'offrande que la jeune fille laissait à son père.

Eutrope, qui semblait mal à son aise, fit un signe à Annette; tous deux sortirent lentement, la tête baissée. Arrivée près de la porte, Annette retourna la tête et porta un dernier coup d'œil sur le lit de douleur.

Quand les deux fiancés eurent descendu l'escalier des salles, la jeune fille serra la main d'Eutrope.

« Ce que nous venons de faire, lui dit-elle, nous portera bonheur. »

Les deux jeunes gens entrèrent ensuite dans la chapelle de l'hospice civil, y firent une courte prière, me saluèrent avec reconnaissance, et montèrent dans une carriole qui les ramena dans leur village.

Oui, Dieu te bénira, jeune fille, qui n'as pas abandonné ton père, qui n'as pas cru que tout était rompu entre lui et toi parce qu'il était coupable, et tes enfants rendront à ta vertu l'hommage dont, malgré son crime, tu n'as pas craint d'honorer un père.

X.

### LE ROI DE KACHEMIRE ET SON SINGE.

CONTE.

Mieux vaut un sage ennemi qu'un ami imprudent.

Un roi de Kachemire s'était épris pour un singe de l'amitié la plus ridicule; il le préférait à ses serviteurs les plus fidèles, et lui avait confié la garde de sa per-



sonne durant la nuit : le singe, un poignard à la main, veillait au chevet du lit du monarque, tandis que celui-ci s'abandonnait au sommeil.

Un filou, dans l'espérance de faire quelque bon coup, s'était rendu à Kachemire; en traversant la ville il rencontra un de ses camarades: tous deux tinrent conseil, pour savoir de quel côté ils dirigeraient leurs pas.

« J'ai aperçu, dit le second filou à son camarade, un âne à quelques pas d'ici, nous profiterons des ténèbres de la nuit pour l'enlever: tout proche est la boutique d'un faïencier, nous nous y introduirons, et nous chargerons notre âne des marchandises qu'elle renferme. »

Ils parlaient encore lorsque la patrouille passa : le premier voleur, plus alerte que son camarade, se glissa derrière un mur, l'autre fut pris comme un oiseau au filet; sa mauvaise mine et son air embarrassé le trahirent : il avoua au chef de la garde le motif qui l'avait conduit à Kachemire. L'officier, en le faisant conduire en prison, ne put s'empêcher de rire de l'extravagance de ce filou :

« Un âne, lui dit-il, est un animal bien rare, et quelques assiètes et soupières de faïence sont des effets bien précieux pour qu'un homme risque en les volant sa liberté et sa vie ! »

Le premier filou n'était pas si éloigné qu'il n'entendit ces paroles : « Mon camarade, dit-il en lui-même, était un sot et moi aussi; nous allions pour peu de chose nous précipiter dans un danger évident. Le chef de la garde est mon ennemi, mais un ennemi éclairé; profitons du conseil qu'il me donne sans le savoir, et, s'il faut risquer ma liberté et ma vie, que ce soit du moins pour quelque chose qui en vaille la peine. »

Il dit, et se glissa dans le palais du roi. Le hasard fit qu'il perça le mur de la chambre même où dormait ce prince. Le filou entre sans faire de bruit : il aperçoit à la lueur de plusieurs flambeaux le monarque étendu dans son lit et plongé dans le plus profond sommeil; un singe armé d'un poignard s'offre à sa vue. Tandis qu'il considérait avec étonnement toutes ces choses, il voit un grand nombre de fourmis qui, tombées du plancher, couraient sur le front du prince. Le singe, qui les avait aussi aperçues, en gardien vigilant, se met aussitôt à les écarter : impatienté de les voir toujours revenir à mesure qu'il les chassait, il se met en colère; il veut les percer avec le poignard dont il est armé, et pour les percer il allait frapper de son poignard le front du roi, lorsque le voleur jeta un grand cri, et s'élançant avec rapidité sur le singe, lui retint le bras qu'il avait déjà levé.

Le roi, au cri du voleur, se réveilla; étonné de voir un inconnu dans son appartement, il lui demanda qui il était.

« Je suis, répondit le filou, votre ennemi, mais un ennemi prudent; l'espoir du butin m'a fait pénétrer jusqu'ici, heureux d'y être venu à temps pour vous sauver la vie que le singe, votre ami, mais un ami sans jugement, allait vous arracher. »

Le monarque, après s'être fait raconter tout au long ce qui s'était passé, frémit du danger qu'il venait de courir, et rendit grâce au ciel qui l'en avait délivré; il combla de biens l'homme qui avait été un filou et qui cessa de l'être; le singe fut renvoyé dans une écurie, séjour plus digne de lui que le palais des rois. A.

## VARIÉTÉS.

## L'ANNEAU DE POLYCRATE.

Polycrate, tyran de Samos, dans son incroyable félicité, craignait toujours que la fortune, après l'avoir si longtemps flatté, ne le trahit cruellement. Il aimait la vie, qui était pour lui pleine de délices; il craignait de la perdre, et voulait prévenir les moindres apparences de maux; ainsi, il était toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine. La fortune semblait prendre plaisir à le servir selon tous ses desirs; il suffisait qu'il entreprit une guerre, la victoire suivait de près; il n'avait qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisaient d'abord comme d'elles-mêmes; ses richesses immenses se multipliaient tous les jours; tous ses ennemis étaient abattus à ses pieds; sa santé, loin de diminuer, devenait plus forte et plus égale. Il y avait déjà quarante ans que ce tyran, tranquille et heureux, tenait la fortune comme enchaînée, sans qu'elle osât jamais se démentir en rien ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins.

Une prospérité si inouïe parmi les hommes inquiéta pour lui un de ses favoris, qui l'aimait sincèrement, et qui ne put s'empêcher de lui découvrir sa crainte. Polycrate en fut si touché, qu'enfin il résolut d'interrompre le cours de ses prospérités par une perte qu'il voulait se préparer lui-même.

« Je vois bien, dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrâce de la fortune; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse; moi qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer : je veux donc me hâter de prévenir les trahisons de cette fortune flatteuse. »

En disant ces paroles, il tira de son doigt son anneau, qui était d'un très-grand prix et qu'il aimait fort; il le jeta du haut d'une tour dans la mer, espérant par cette perte avoir satisfait à la nécessité de subir, du moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune. Mais c'était un aveuglement causé par sa prospérité. Les maux qu'on choisit et qu'on se fait soi-même ne sont plus des maux : nous ne sommes affligés que par les peines forcées et imprévues dont la Providence nous frappe. Polycrate ne savait pas que le vrai moyen de prévenir la fortune était de se détacher, par sagesse et par modération, de tous les biens fragiles qu'elle donne.

La fortune, à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point ce sacrifice, et Polycrate, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avait avalé l'anneau, le poisson avait été pris, porté chez Polycrate, préparé pour être servi à sa table, et l'anneau, trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser.

Mais le temps approchait où ses prospérités se devaient changer tout à coup en des adversités affreuses. Le roi de Perse, Darius, entreprit la guerre contre les Grecs; il subjuga bientôt toutes les colonies grecques de la côte d'Asie et des îles voisines; Samos fut prise, le tyran fut vaincu, et Oronte, qui commandait pour le roi de Perse, ayant fait dresser une haute croix, y fit attacher le tyran.

FÉNELON.



